

Nous rapporterons aux chefs suivants les divers modificateurs des sécrétions cutanées :

- 1° Modificateurs de la sécrétion sudorale ;
- 2° Modificateurs de la sécrétion sébacée ;
- 3° Modificateurs de la sécrétion épidermique.

## CHAPITRE PREMIER

### Sécrétion sudorale

Un si grand nombre de faits démontrent, d'une part, la nécessité d'un fonctionnement normal de la peau pour le maintien de la santé ; d'une autre part, l'influence qu'exercent sur la production et la marche des maladies les modifications survenues dans son état sécrétoire, que les médecins ont senti de tout temps l'utilité de gouverner cette sécrétion et ont basé sur elle des indications thérapeutiques de premier ordre.

Or on peut se proposer tour à tour :

- 1° D'exagérer la sécrétion sudorale, ou de la rétablir, quand elle est supprimée ;
- 2° De la maintenir dans des limites raisonnables quand elle tend à la dépasser.

#### ARTICLE 1<sup>er</sup>. — STIMULANTS DE LA SÉCRÉTION SUDORALE

L'indication d'augmenter la sueur se présente fréquemment dans la pratique, soit qu'on se propose de combattre la prépondérance d'une autre sécrétion, de faciliter l'expulsion d'un *hétérogène* quelconque, toxique ou morbide ; soit enfin qu'on ait pour but d'imiter un des procédés critiques qu'emploie fréquemment la nature pour amener la résolution de certaines maladies.

Les agents médicamenteux ou hygiéniques auxquels on a recours dans ce but constituent la classe des *sudorifiques*, classe bien nombreuse et bien largement fournie, si l'on interroge les ouvrages de matière médicale, mais qui, si on interroge la pratique, était réduite en réalité à un très-petit nombre de moyens, et encore de moyens d'une fidélité contestable, jusqu'au moment où le jaborandi est venu fournir à la médication sudorifique un médicament d'une grande puissance et d'une grande sûreté.

On établissait autrefois, entre les agents *diaphorétiques* ou *diapnogènes* et les *sudorifiques*, cette distinction, que les premiers sollicitent la transpiration insensible, les derniers la sueur proprement dite ; mais cette délimitation, comme le re-

marque judicieusement Pereira (J. Pereira, *the Elements of materia medica and therapeutics*, fourth edition, vol. I ; London, 1854, p. 251), est parfaitement arbitraire, puisque la transpiration insensible et la sueur ne sont, par le fait, que deux formes d'une même sécrétion.

Une question plus importante est celle-ci : existe-t-il des sudorifiques directs, c'est-à-dire des agents qui, par une action propre, élective, vont surexciter l'activité sécrétoire des glandes sudorigènes ? Sandras, qui a publié sur cette classe de médicaments un travail excellent, mais un peu empreint de scepticisme thérapeutique, nie formellement l'existence de sudorifiques spécifiques ; pour lui, tous les stimulants diffusibles sont aptes à exagérer la sueur, si leur administration coïncide avec l'institution du *régime sudorifique*, et il désigne ainsi la réunion de toutes ou d'une partie des circonstances suivantes : exercice violent, séjour dans un endroit chaud ou dans une étuve, vêtements épais, moëlleux et mauvais conducteurs du calorique, boissons chaudes. (Sandras, *Considér. thérap. sur la sueur et sur les sudorifiques*, in *Bullet. de thérap.*, t. VII, p. 73.) On ne saurait évidemment accepter ces conclusions ; si les conditions précitées sont les plus propres à faire valoir un moyen sudorifique, il peut quelquefois développer son action sans elles, et l'ipéca, les antimoniaux, l'opium, sont certainement dans ce cas. On peut abandonner à cet auteur la salsepareille, la squine, le gayac, le sassafras, etc., qu'il a très-justement dépossédés de leur réputation traditionnelle de sudorifiques, mais il serait injuste d'étendre cette condamnation à tous les autres indistinctement. Nous allons nous efforcer de démontrer qu'il existe réellement des sudorifiques et signaler ceux de ces agents auxquels on peut s'adresser avec le plus de chances de succès pour obtenir l'hyper-sécrétion de la sueur, mais en faisant remarquer que c'est là un phénomène essentiellement vital, qui reçoit l'influence des conditions physiques, mais sans les subir d'une manière nécessaire, et qu'on ne saurait, par conséquent, exiger des sudorifiques une infailibilité qui n'est d'ailleurs l'apanage d'aucun autre médicament.

Les moyens sudorifiques se divisent en deux groupes : ceux qui sont basés sur l'emploi du calorique ou sur la stimulation de la thermogénèse organique ; les sudorifiques médicamenteux.

#### § I. — Calorique

La sueur, en même temps qu'elle débarrasse l'économie de certains produits excrémentitiels et diminue la quantité d'eau



surabondante, a aussi une autre destination physiologique de première importance : elle concourt au maintien de l'équilibre normal de température. La chaleur s'élève-t-elle sous l'influence des conditions organiques ou des conditions ambiantes, la sueur détermine, par l'évaporation, une déperdition de calorique qui ramène la température organique à son type normal. On sait qu'en physiologie il est assez généralement admis que les 1500 grammes d'eau qui sortent quotidiennement de la sphère organique enlèvent à l'économie 860 calories environ, et que cet office salutaire de réfrigération est accompli, en partie, par la transpiration insensible. Aussi, toutes les fois que la température du corps s'élève, par le fait d'un fonctionnement plus actif de quelques-uns de ses rouages ou par l'échauffement de l'atmosphère, la sécrétion sudorale augmente-t-elle et, par un mécanisme admirable, rétablit-elle l'équilibre.

Le calorique est donc un sudorifique, et son action est d'autant plus sûre qu'elle repose sur une des lois physiologiques les plus nécessaires. Envisageons séparément, sous ce rapport, la chaleur organique et celle qui est introduite artificiellement dans l'économie.

I. *Chaleur organique.* — La source principale de la chaleur animale réside dans les actes chimiques de la respiration et dans les combustions que la nutrition développe dans l'intimité des tissus ; aussi l'énergie de la respiration et celle des actes nutritifs augmentent-elles notablement la production de chaleur ; mais la suractivité imprimée à chaque fonction séparée contribue également à ce résultat. C'est ainsi que la digestion élève la température organique, même chez les animaux à sang froid ; que l'abondance et la nature animale de l'alimentation produisent le même phénomène ; que la suractivité cérébrale augmente également la production de chaleur animale, etc. Cette admirable corrélation des forces physiques, qui se transforment les unes dans les autres, n'est pas moins frappante dans l'organisme qu'elle ne l'est dans les corps bruts, et la production de la chaleur par l'activité musculaire, c'est-à-dire la conversion du mouvement en calorique, est un de ses phénomènes les plus frappants. Toutes les fois qu'un muscle, qu'il soit organique ou volontaire, entre en contraction, il y a, par ce seul fait, une production de calorique thermométriquement appréciable. Les expériences précises de Dutrochet, Becquerel, John Davy, etc., ne laissent aucun doute sur ce point. D'un autre côté, on sait que les muscles qui, à l'état de repos, absorbent de l'oxygène

et dégagent de l'acide carbonique et de l'azote, présentent, au moment des contractions, volontaires ou provoquées, une exagération notable dans l'intensité de ces phénomènes chimiques, en tout semblables à ceux de la respiration.

Si nous rapprochons ces faits, parfaitement acquis à la physiologie, de celui de l'exhalation d'azote et d'acide carbonique par la peau, nous comprendrons à merveille la solidarité étroite qui lie l'énergie des mouvements musculaires à celle des sécrétions sudorales. Aussi l'exercice prolongé constitue-t-il un des moyens de sudation les plus assurés ; alors même qu'il ne produit pas une diaphorèse apparente, il excite la transpiration insensible, et, quand celle-ci est favorisée par les circonstances extérieures de température, de pression, d'hygrométrie, ces pertes de vapeur sont poussées au point de diminuer les autres sécrétions et de produire à la longue, malgré une alimentation réparatrice, une atténuation très-sensible du volume du corps. Et ce ne sont pas seulement les mouvements volontaires qui accroissent la production de calorique : l'exagération des combustions est dans le même cas, et la chaleur surabondante de l'état fébrile n'a pas une autre origine. Aussi voyons-nous habituellement celle-ci s'éteindre quand une sécrétion sudorale abondante vient à ouvrir une issue à ce calorique en excès, et la thérapeutique a-t-elle le plus grand intérêt, quand elle peut y parvenir, à provoquer cette terminaison critique.

Les frictions simples ou aromatiques, le massage et autres procédés mécaniques, appelant dans le tissu de la peau une quantité plus considérable de sang et agissant sur la circulation de cette membrane, constituent également des moyens de sudation, mais des moyens peu sûrs et qui ne peuvent guère être employés que comme compléments de procédés sudorifiques plus actifs. Il en est autrement de l'enveloppement avec le *drap mouillé* (\*), enveloppement qui constitue, comme on le sait, une des pratiques les plus simples et les plus efficaces de l'hydrothérapie. L'impression brusque du froid sur la peau sollicite la force spontanée de réaction thermogénésique, et la sueur ne tarde pas à s'établir

(\* ) 440. Le *drap mouillé*, qui, dans les procédés de l'hydrothérapie, est un moyen de réaction, peut devenir un procédé sudatoire quand, se conformant à la pratique de Priessnitz, on place par-dessus le drap mouillé plusieurs couvertures de laine et on laisse le malade plusieurs heures dans cet enveloppement : c'est que l'on appelle l'*emmaillotement*, procédé de sudation excellent et qui doit être substitué au *drap mouillé* quand on veut provoquer énergiquement la sueur, le dernier procédé étant plutôt un moyen d'agir sur la sensibilité et sur la circulation cutanées.